

# A quelles conditions un programme de recherche peut-il réussir en management stratégique ?

## De l'échec de l'approche par les écosystèmes d'affaires

Serge EDOUARD

Anne GRATACAP

MCF en Sciences de Gestion

MCF en Sciences de Gestion

PESOR – Université Paris-Sud 11

PRISM – Université de Paris 1

### Résumé

Peut-on encore introduire de nouvelles théories en management stratégique, susceptibles de constituer un réel progrès ? Afin de proposer des pistes de réponse à cette question, l'article examine un courant - l'approche par les écosystèmes d'affaires - susceptible d'expliquer pourquoi son ancienneté (Moore, 1993) ne s'est pas traduite par une reconnaissance plus rapide (Teece, 2007). Ce paradoxe est examiné à travers le double prisme de la méthodologie des programmes de recherche de Lakatos et de la sociologie du champ scientifique de Bourdieu. Ces deux analyses s'avèrent en effet très complémentaires. La première identifie les conditions épistémologiques d'acceptation d'une nouvelle théorie, alors que la seconde met l'accent sur les conditions sociales. Ainsi, en premier lieu, cette théorie s'inscrit dans un programme de recherche bien identifié en management stratégique : l'*organizational ecology*. Elle l'améliore en termes conceptuels et contribue aussi à en assurer la pertinence, (axe écologie des communautés (Astley, 1985). Cette capacité à expliquer de nouveaux phénomènes stratégiques en fait un programme de recherche " progressiste ". En second lieu, cette théorie a malgré tout eu du mal à s'imposer. Une analyse en termes de champ disciplinaire permet de mieux comprendre sa trajectoire de positionnement, et le passage d'une stratégie de subversion à une stratégie d'officialisation.

Mots clés : champ disciplinaire, écosystème d'affaires, management stratégique, programme de recherche

A quelles conditions une nouvelle théorie peut-elle émerger et se diffuser au sein du management stratégique, qualifié de champ disciplinaire jeune ? De façon générale, il nous semble important de situer ce débat dans un cadre plus large qui est celui de la capacité du champ auquel appartient le chercheur à autoriser la production de connaissances. Autrement dit, ce champ disciplinaire offre-t-il la possibilité de proposer de nouveaux programmes de recherche au sens de Lakatos, (1970), i.e. de développer de nouvelles théories et/ou concepts susceptibles d'expliquer des phénomènes encore mal pris en compte par les théories en place, ou simplement de rendre ceux existants progressifs ? Ainsi, dans le champ qui est le nôtre, le management stratégique, comment parvenir à proposer de nouvelles directions de recherche jugées pertinentes et prometteuses, c'est-à-dire susceptibles de se développer, et de s'imposer ?

Notre article se propose donc d'examiner les conditions d'émergence et de diffusion d'une nouvelle théorie en management stratégique. Nous articulerons notre démonstration en mobilisant l'épistémologie des sciences : les programmes de recherche d'I. Lakatos, et la sociologie des sciences, notamment l'approche en termes de champ disciplinaire de P. Bourdieu. L'étude du bien fondé épistémologique et méthodologique d'une telle innovation théorique est ainsi étudiée. Elle est complétée par une seconde explication sur les conditions sociologiques d'émergence et de sa reconnaissance sociale par la communauté scientifique.

Il s'agira ensuite d'illustrer notre réflexion, à l'image d'une étude de cas, à travers l'étude de la trajectoire suivie par l'approche en termes d'écosystèmes d'affaires (*business ecosystems based approach*). Cette illustration permet de comprendre comment parvenir aujourd'hui à proposer de nouvelles directions de recherche jugées pertinentes. En observant les conditions d'émergence de l'approche en termes d'écosystèmes d'affaires, i.e. les facteurs susceptibles d'accélérer et/ou de ralentir sa progression au sein de la communauté académique, c'est toute la trajectoire d'émergence et de développement de cette approche que nous identifions. Notre point d'étonnement initial est le laps de temps nécessaire pour que cette approche par les écosystèmes d'affaires, initiée par Moore (1993, 1996), soit reconnue et intégrée dans les travaux académiques en management stratégique. D'une part, elle s'insère dans un programme de recherche ancien, l'*organizational ecology* (Hannan et Freeman, 1977 ; Ashley et Fombrun, 1983), et plus largement l'approche évolutionniste (Nelson, 2006). Elle le prolonge, le fait vivre, le renouvèle. Notre démonstration va donc étudier les modalités d'intégration des écosystèmes d'affaires à un programme de recherche que l'on peut qualifier de progressiste. D'autre part, elle s'apparente plus rétrospectivement, à une "stratégie de subversion" (stratégie fondée sur l'importation de concepts extérieurs au champ avec ici le recours à

l'analogie écologique) qu'à une "stratégie de conservation", ce qui peut expliquer les difficultés rencontrées pour être reconnue par la communauté comme prolongement crédible d'un programme de recherche en cours. Une stratégie de normalisation<sup>1</sup> s'est récemment déployée, assurant la reconnaissance d'un courant par la science normale, orientée vers la l'identification de ses fondations en sciences de gestion et le recours à des méthodes plus quantitatives. Cette trajectoire de recherche a donc cherché à accumuler le maximum de capital scientifique possible dans le but de quitter la périphérie du champ et de s'imposer comme explication acceptée par la communauté des chercheurs en management stratégique.

## **1. CADRAGES ET CONDITIONS**

Deux ensembles de conditions d'acceptation d'une nouvelle théorie par la communauté scientifique apparaissent comme complémentaires : les unes relèvent de l'épistémologie des sciences et posent des conditions d'ordres épistémologique et méthodologique (critères de vérité, de réfutabilité, de nouveauté, etc.) ; les autres s'intéressent aux conditions sociales de reconnaissance par la communauté scientifique considérée comme un microcosme social (critères réticulaires, institutionnels, langagiers, etc.). Cette section vise à énoncer les deux conditions que devrait respecter toute nouvelle théorie en management stratégique pour être acceptée et reconnue par la communauté scientifique.

### **1.1. POUR LA METHODOLOGIE DES PROGRAMMES DE RECHERCHE EN SCIENCES DE GESTION**

L'épistémologie des sciences, telle qu'elle s'est construite, est une épistémologie des sciences dures (Popper, Kuhn, Lakatos), difficilement mobilisable en l'état pour porter une réflexion sur l'articulation des théories en management stratégique. En particulier, la thèse de la complémentarité des théories semble, pour notre domaine disciplinaire, plus pertinente que celle de leur rivalité et la thèse de la discontinuité (comme l'indiquent les concepts clefs : paradigme, révolution scientifique, réfutabilité, tension essentielle, principes de rationalité). L'intérêt de mobiliser les travaux d'Imre Lakatos, et notamment la notion de programme de recherche, se justifie par le fait qu'ils ont déjà été mobilisés par les sciences de gestion, (moyennant quelques adaptations). Pour Lakatos (1970), un programme de recherche consiste en un "noyau dur" d'hypothèses non directement critiquables. Il se présente comme une

---

<sup>1</sup> Bourdieu (2001, p. 152) parle de "stratégie d'officialisation", par laquelle "on se met en règle".

série de théories successives qui se construisent en acceptant ce noyau d'hypothèses. Un programme de recherche se compose ainsi (i) d'un noyau dur d'hypothèses partagées par l'ensemble des théories qui le composent, (ii) d'une heuristique négative visant à constituer une ceinture protectrice du noyau, formée d'hypothèses auxiliaires, d'énoncés observationnels, etc., et (iii) d'une heuristique positive cherchant à enrichir le noyau dur de nouvelles directions de recherche, de nouvelles théories. Lakatos indique que cette série offre une propriété de " progressivité théorique " en même temps qu'un caractère de " progressivité empirique " <sup>2</sup>. Un programme de recherche progressif est guidé non pas par réfutations successives mais par le développement de nouvelles théories qui permettent d'expliquer de nouveaux phénomènes, ce que ne peuvent faire des programmes de recherche rivaux. " On dit qu'un programme de recherche progresse aussi longtemps que sa croissance théorique anticipe sa croissance empirique, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il continue de prévoir avec quelques succès des faits nouveaux. (...) Il stagne si sa croissance théorique a du mal à suivre sa croissance empirique, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il ne donne plus que des explications post hoc " pour des découvertes fortuites ou pour des faits anticipés et découverts par un programme de recherche rival " (Lakatos, 1971). L'intérêt de considérer cette méthodologie des programmes de recherche est double : 1) évaluer l'intérêt épistémologique d'une théorie au regard de la dynamique de croissance de l'ensemble de théories auquel elle appartient : complémentarité, rivalité, continuité, et 2) ne la considérer qu'à travers la trajectoire historique qu'elle déploie : amélioration de sa cohérence et de sa pertinence. Chaque nouvelle théorie a droit à un " certain espace vital ", c'est-à-dire qu'elle ne se présente pas à sa naissance sous sa forme la plus aboutie. Comme le résume Feyerabend (1979) à propos de la méthodologie des programmes de recherche, " s'il n'est pas sage de rejeter des théories erronées au moment où elles naissent, parce qu'elles peuvent se développer et s'améliorer, il n'est pas sage non plus de rejeter des programmes de recherche qui sont en train de décliner, car ils pourraient se rétablir et atteindre une splendeur inattendue " (p. 203).

Quelques travaux appellent à considérer, en sciences de gestion, les rapports entre théories existantes à l'aune de la méthodologie des programmes de recherche. On peut citer Boal et

---

<sup>2</sup> " A series of theories is *theoretically* progressive (or 'constitutes a theoretically progressive problem-shift') if each new theory has some excess empirical content over its predecessor, that is, if it predicts some novel, hitherto unexpected fact. (...) A theoretically progressive series of theories is also *empirically* progressive (or 'constitutes a an empirically progressive series problem-shift') if some of this excess empirical content is also corroborated, that is, if each new theory leads us to the actual discovery of some new fact. (...) A problemshift is progressive if it is both theoretically and empirically progressive, and degenerating if it is not." (Lakatos, 1970, p. 118).

Willis (1983) dont leur appel à suivre les enseignements de Lakatos en sciences managériales est resté lettre morte un certain temps. Tixier et Jeanjean (2001) repèrent deux adaptations nécessaires afin qu'un tel cadre épistémologique soit applicable aux sciences de gestion : d'une part, la complémentarité des programmes de recherche plutôt que leur rivalité et d'autre part, l'élargissement de l'heuristique positive aux observations de terrain qui interagissent continuellement avec le cadre théorique. Enfin, Kilduff *et al.* (2006) identifient un programme de recherche sur les réseaux sociaux organisationnels. Il serait vain de vouloir, à tout prix, marquer les frontières cohérentes d'une recherche puisque, par définition, une recherche à caractère " progressiste " est traversée de débats, de nouvelles idées, de nouvelles prédictions, et donc n'a pas de frontières bien définies, ni de réfutations définitives.

Condition épistémologique. Une nouvelle théorie, pour être acceptée par la communauté scientifique du management stratégique, se doit de présenter un caractère progressiste au sein d'un programme de recherche existant.

## **1.2. POUR UNE SOCIOLOGIE DES SCIENCES DE GESTION " AGONISTIQUE " <sup>3</sup>**

La sociologie des sciences relativise tout savoir et toute nouveauté au contexte social de sa production, et aux règles de validation des vérités qui ne sont que les produits des conflits de pouvoir et des luttes pour la prééminence qui traversent de part et d'autre la communauté scientifique. Cette explication s'attache à son organisation interne : existence de réseaux scientifiques, interpersonnels et inter-institutionnels, structure des positions de chacun dans la discipline, différenciation des stratégies sociales de production des innovations. Pour citer Merton (1957), qui a été le premier sociologue à mettre en évidence l'importance des conditions sociales d'acceptation d'une théorie au sein d'une communauté de chercheurs, " la fréquence des disputes sur la priorité ne résulte pas des caractéristiques individuelles des scientifiques, mais de l'institution scientifique qui définit l'originalité comme une valeur suprême et fait de la reconnaissance de cette originalité un problème majeur ". Ainsi, l'innovation scientifique se traduit (i) par une production continue et cumulative de nouvelles connaissances et (ii) par leur validation communautaire. Il ne suffit donc pas d'être créatif, novateur, original pour s'imposer dans sa discipline ; encore faut-il produire une innovation qui respecte les règles de la connaissance scientifique, compatible avec la tradition épistémique de la discipline.

---

<sup>3</sup> Nous reprenons le qualificatif de Loïc Wacquant, " Notes tardives sur le 'marxisme' de Bourdieu ", *Actuel*

Au cœur donc de la sociologie des sciences, la communauté scientifique apparaît comme microcosme social<sup>4</sup>. Il lui revient donc d'expliciter les mécanismes et les modalités de régulation au cœur de la production et de la diffusion d'une innovation scientifique. Dans une vision rationnelle de la communauté, telle que la présente la tradition mertonienne, celle-ci a su mettre en place, au travers d'institutions efficaces, un système d'incitations et de récompenses qui poussent les chercheurs à produire des connaissances scientifiques et propulsent les meilleurs à la tête des institutions de pouvoir (revues, associations, laboratoires, etc.). A la fois en rupture et en complément de cette conception rationnelle de la communauté scientifique et de la dictature à la production de connaissances, l'analyse de Bourdieu (1975) assimile la communauté scientifique à un champ social. Un champ est un espace sociocognitif de jeux politiques et de luttes de pouvoir où les individus et les institutions s'affrontent pour s'approprier les biens et profits symboliques (prestige, renommée, position dans les institutions académiques, capital intellectuel et social, etc.) en vue d'acquiescer le monopole de l'autorité scientifique. Il existe différentes stratégies de production de biens scientifiques<sup>5</sup> (et donc de rôles ou de postures que peut adopter un chercheur) permettant à chacun d'essayer de passer de la caste des dominés ou des originaux à la caste des dominants ou des conservateurs, et de s'y maintenir.

Il s'agit, ici, d'examiner la trajectoire et les positionnements successifs d'une innovation, l'approche en termes d'écosystèmes d'affaires, au sein de la recherche en management stratégique<sup>6</sup>, en mobilisant une grille d'interprétation classique en sociologie des sciences : le champ de Pierre Bourdieu. Le chercheur, pour valoriser sa recherche et son œuvre, et penser sa production de nouveauté, doit donc aussi se situer dans l'histoire de son champ

---

*Marx*, n°20, octobre 1996. Il traduit les rapports de domination, souvent cachés, les stratégies déployées par les acteurs pour améliorer leur position au sein d'un monde social.

<sup>4</sup> La sociologie des sciences, cette " science de la science " comme la dénomme Bourdieu, n'a que récemment mis l'accent sur les niveaux intermédiaires sociaux, ce que décrit la notion de champ. Pour le post-modernisme, le texte serait l'unité d'analyse (les jeux de langage et les codes textuels expliqueraient à eux seuls la production de connaissances). Pour les marxistes et structuralistes, la production de connaissance, pour être comprise, doit être rapprochée du monde social dans sa globalité. La sociologie de la traduction de Callon et Latour tente, elle aussi, de dépasser ces deux extrêmes, mais l'unité d'analyse reste par trop microsocial : le laboratoire. En cela, le champ bourdieusien nous paraît être une unité d'analyse pertinente car ni trop globalisante, ni trop microscopique, pour comprendre la diffusion d'une nouvelle théorie scientifique.

<sup>5</sup> Articles, ouvrages, séminaires, rapports, etc.

<sup>6</sup> Un débat en management stratégique vise à distinguer la communauté francophone, organisée par exemple au sein de l'Association Internationale de Management Stratégique (AIMS), de la communauté anglo-saxonne. Dès lors, chacune d'elle aurait construit sa propre " science normale ", son corpus dominant. L'article examine un courant né dans le contexte anglo-saxon de la recherche, mais faisant l'objet d'une tentative de "rapatriement" par la première. En fait, comme dans un nombre conséquent de champs disciplinaires, la communauté anglo-saxonne dicte la science normale, les règles de production des connaissances et les stratégies gagnantes en termes de biens scientifiques.

disciplinaire et les dynamiques d'innovation qui s'y croisent. " Exister scientifiquement, c'est avoir quelque chose en plus selon les catégories de perception en vigueur dans le champ, c'est-à-dire pour les pairs ('avoir apporté quelque chose'). C'est se distinguer (positivement) par un apport distinctif " (Bourdieu, 2001, p. 110). Il doit objectiver son champ disciplinaire, avoir une connaissance fine du corpus de connaissances dominant et de ses médiateurs (revues, associations, universités, etc.), afin de déployer une stratégie de recherche adaptée à ce contexte social.

Condition sociologique : Une nouvelle théorie, pour être acceptée par la communauté scientifique du management stratégique, se doit de suivre les règles du jeu social en vigueur dans cette communauté, notamment en termes de supports académiques de publication reconnus et d'appartenance institutionnelle.

## **2. UNE TRAJECTOIRE DE DEVELOPPEMENT ACADEMIQUE LONGTEMPS MARGINALISEE**

Afin d'illustrer les deux conditions épistémologiques et sociales que nous venons d'identifier sur la base des travaux de Lakatos et Bourdieu notamment, nous allons illustrer le propos à travers l'étude de l'acceptation par la communauté scientifique du programme de recherche sur les écosystèmes d'affaires. La première étape consiste à retracer la trajectoire de publication académique de cette approche à travers le nombre des principales publications et leurs supports institutionnels (revues, colloques, éditeurs). Cette reconstruction historique de prolongement d'un programme de recherche permet, d'une part, de se donner des fondements historiques nécessaires à toute discipline autonome en sélectionnant les textes séminaux forgeant les canons langagiers, théoriques, méthodologiques et empiriques et, d'autre part, d'opérer un « déplacement progressif de problème » qui assure à une discipline d'évoluer dans la continuité (Lakatos, 1994). Nous pouvons, ainsi, repérer trois phases, à partir des figures 1 et 2<sup>7</sup>.

- 1993-2003 : L'approche en termes d'écosystèmes d'affaires constitue une "innovation" personnelle, pour laquelle James Moore est le seul à publier (parfois en collaboration) avec une fréquence hachée. Cette période reste très empreinte d'analogies biologiques, sans véritable recherche de fondations ou d'accroches en sciences de gestion. Les supports de publication restent peu nombreux (13 articles et ouvrages en onze

---

<sup>7</sup> La recension des publications s'est faite à partir des mots clés et des titres dans les bases de données Business

années !) n'ayant pas un véritable statut académique en management stratégique. A l'inverse, la notion d'écosystème d'affaires prospère dans les champs journalistique et des consultants<sup>8</sup>.

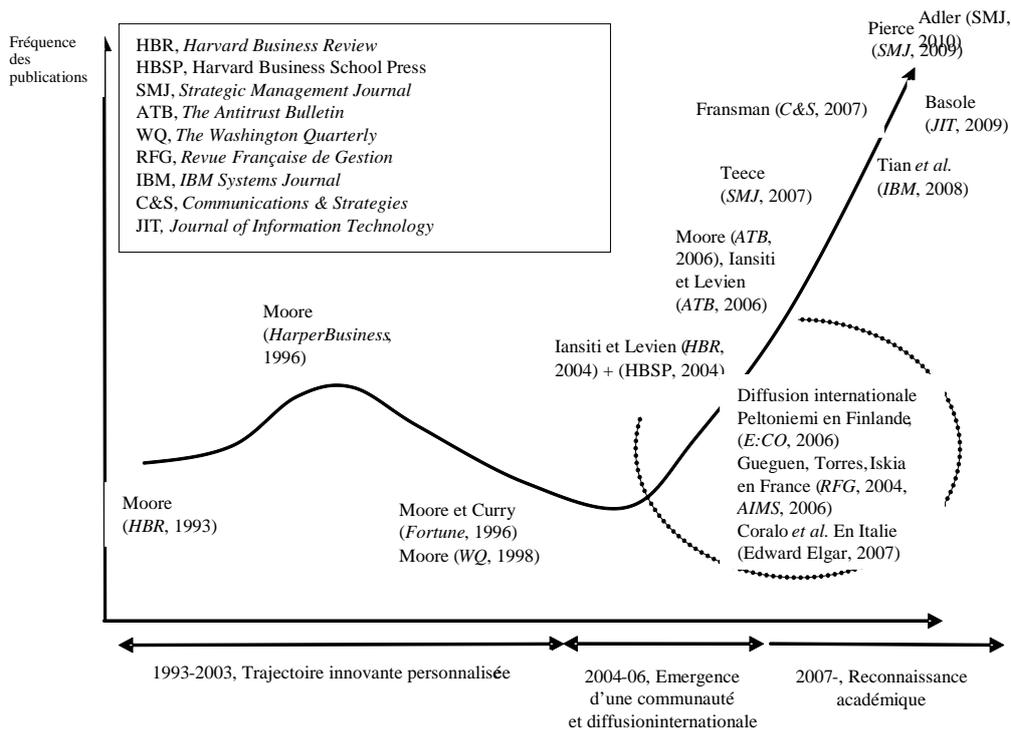
- 2004-2006 : Emergence d'une véritable communauté internationale de chercheurs, aux Etats-Unis, mais aussi à l'étranger (France, Finlande, Italie), à la suite des travaux de Iansiti et Levien (2004). Cela traduit une diffusion notable du courant, mais aussi la précision d'un objet d'étude (l'espace des technologies de l'information et de la communication), de concepts (stratégies collectives, innovation et bataille des standards, robustesse de l'écosystème, analyse de réseaux, plateformes, etc.) et d'un ancrage théorique en sciences de gestion, en se rattachant 1) à l'économie des standards et du management de l'innovation et 2) au courant des stratégies collectives et de la coopération. On note toutefois que les publications restent encore confinées à des revues à la marge ou empruntent l'édition d'ouvrages qui traduit sûrement une volonté de démocratisation et de vulgarisation de la connaissance, mais aussi un refus de s'adresser directement à la communauté des chercheurs en stratégie.
- 2007- : Irruption de l'approche dans le cœur du management stratégique, avec sa mobilisation dans des articles paraissant dans le *Strategic Management Journal (SMJ)* à trois reprises, mais aussi une recherche de formalisation en termes de réseaux et d'analyses structurale (Tian *et al.* 2008). La méthodologie initialement qualitative (illustrations, études de cas) se complète d'une méthodologie quantitative, plus cohérente avec les approches de l'*organizational ecology* et l'étude démographique des espèces d'organisations. On remarque donc, à partir de 2007, que les supports de publication sont moins périphériques, voire extérieurs au champ stratégique. L'approche par les écosystèmes d'affaires pénètre les revues spécialisées des sciences de gestion, les colloques majeurs (à partir de 2004) et les grandes revues académiques (à partir de 2007).

Figure 1. La trajectoire innovante stylisée de l'approche par les écosystèmes d'affaires (1993-2009)

---

Premier, Wiley, Direct Science et Google Scholar (pour les travaux francophones).

<sup>8</sup> On peut noter la création d'un certain nombre de cabinets de conseils aux entreprises qui fondent leur dénomination sociale sur le terme d'écosystème : « Ecosystem Consulting » en France, « Ecosystem Consulting Service » et « Ecosystems Consulting » ou « Eco-Systems, Inc. » aux Etats-Unis ; ainsi que la revue *The Corporate Ecosystem Services Review*.



En faisant une recension systématique des articles publiés et ouvrages dont le terme d'écosystème d'affaires apparaît dans le titre et les mots-clés (soit 46 références en 17 ans), le résumé ou les mots-clés, on peut classer leurs supports de publication en trois catégories :

Classes	Supports de publications (occurrence 1993-2009)
Revue académiques dominantes et internationales en Management Stratégique	Strategic Management Journal (4) Canadian Journal of Administrative Sciences (1)
Revue spécialisées et ouvrages de recherche en Management	Journal of strategic information systems (1) Finance Contrôle Stratégie (1) Journal of Services Research (1) Marketing Management Journal (1) Edward Elgar Publishing (1) International Journal of Business Process Integration and Management (1) Journal of Information technology (1) Technovation (1) International Journal of Entrepreneurial Venturing (1)
Revue et ouvrages de vulgarisation Revue extérieures au champ des sciences de gestion (consulting, sciences politiques, informatique, communication)	Harvard Business Review (2) [consulting] Californian Management Review (1) [Consulting] Strategy & Leadership (2) [Consulting] Harvard Business School Press (1) [consulting, vulgarisation] Harper Business (1) [Consulting, vulgarisation] Revue Française de Gestion (1) Fortune (1) [Vulgarisation] Beard Books (1) [Vulgarisation] Pearson Education (1) [Vulgarisation]

<p>Nankai Business Review (1) [Vulgarisation, consulting]  The Washington Quarterly (1) [sciences politiques]  The Antitrust Bulletin (3) [sciences politiques, droit]  Journal of Cleaner Production (1) [sciences de l'ingénieur]  Journal of Global Information System (1) [informatique]  Journal of organizational computing and electronic (1) [informatique]  Information Systems (1) [informatique]  IBM Systems Journal (1) [informatique]  Springer Berlin (2) [informatique]  World Wide Web (1) [informatique]  E:CO (1) [sciences économiques]  Industry and Innovation (1) [sciences économiques]  Vie &amp; Sciences économiques (1) [sciences économiques]  Technology in Society (1) [sociologie]</p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

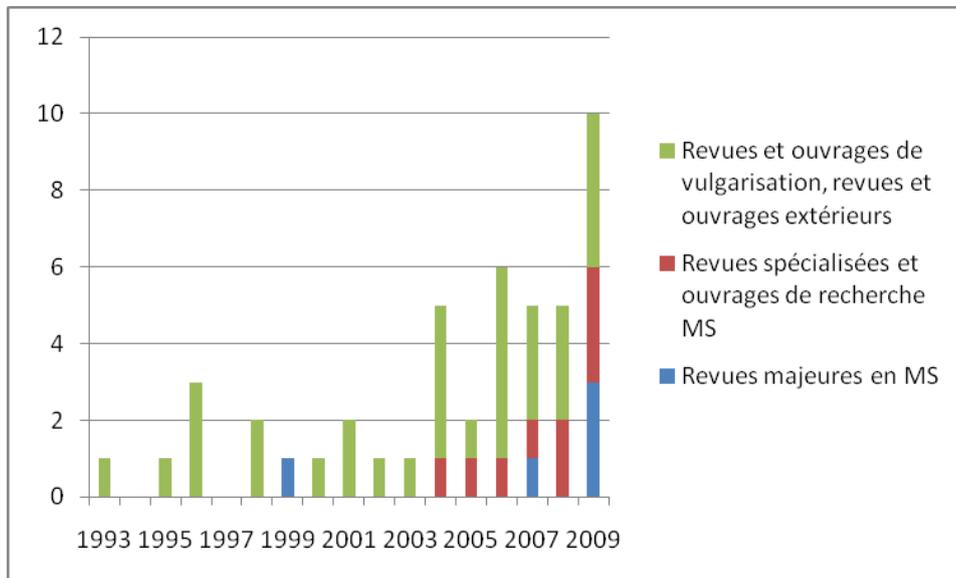


Figure 2. Evolution numérique des supports de publication

Il ressort que l'approche par les écosystèmes d'affaires est restée, durablement, marginale au sein du management stratégique : supports de publications assez hétérogènes et très marqués "littérature de type consulting", mobilisation de logiques de légitimation extérieures, personnalisation très forte de l'approche par son initiateur J. Moore, etc. Comment expliquer cette difficulté pour une approche "nouvelle" et a priori pertinente, à s'imposer, se diffuser, et être reconnue dans son domaine académique ? L'examen de sa trajectoire de développement à l'aune des deux conditions d'acceptation par une communauté scientifique d'une nouvelle théorie - conditions épistémologique et sociologique - nous donne un début de réponse.

### 3. LE PROLONGEMENT D'UN PROGRAMME DE RECHERCHE EN MANAGEMENT STRATEGIQUE

Deux questions se posent par rapport à la thématique de recherche que constituent les écosystèmes d'affaires :

- Comment cette approche s'inscrit-elle dans le prolongement de l'*organizational ecology*, courant très marginal en management stratégique ?
- Quelles formes de nouveauté cette approche empreinte-elle par rapport à la théorie dominante en management stratégique ? Il s'agit ici d'étudier son caractère progressiste.

En fait, la question se pose de savoir si nous pouvons valider l'hypothèse suivante : plus une innovation accumule des caractéristiques distinctives de la nouveauté, plus elle présente un caractère progressiste au sens de Lakatos, plus elle aurait de chances de s'imposer dans son champ disciplinaire.

#### 3.1. LE PROLONGEMENT DE L'*ORGANIZATIONAL ECOLOGY*

L'approche par les écosystèmes d'affaires repose, initialement, sur l'emprunt à l'écologie biologique et à la théorie évolutionniste. Elle s'inscrit dans ce vaste mouvement du renouvellement de l'*organizational ecology*, par le transfert de l'écologie des espèces et la théorie néo-darwinienne de l'évolution de concepts et de méthodes, mais sans obtenir le succès escompté (Durieux, 2001). L'*organizational ecology*, que certains incluent dans un "sous-champ des *organization studies*" (Pfeffer, 1993) alors que d'autres lui préfèrent les courants du management stratégique (Mintzberg *et al.*, 1999), met l'accent sur l'émergence de nouvelles espèces d'organisations qui se concurrencent sur l'accès aux ressources et sur les réactions stratégiques des entreprises face à un environnement complexe et sélectif (stratégies collectives, stratégies de niche, routines organisationnelles ; Hannan et Freeman, 1977). Les innovations apparaissent comme des variations fortuites, sélectionnées par un environnement aux ressources limitées. Une innovation ne peut se traduire en avantage concurrentiel que si l'entreprise parvient à mobiliser les ressources adéquates dans ses environnements internes et externes, au détriment donc d'autres innovations. Cette lutte pour les ressources conduit à l'élimination des entreprises les moins aptes. Il semble que des types d'organisations et stratégies associées, à un moment donné, présentent plus de chances de survie que d'autres, mais ce *one best way* ne perdure pas. Ce dernier élément souligne toute l'importance donnée à l'adaptation individuelle (aux niveaux *business* et *corporate*) mais surtout collective – inter-

organisationnelle (Astley et Fombrun, 1983). En effet, les entreprises situées aujourd'hui à la périphérie, réfugiées dans des niches, peuvent devenir les leaders de demain (Hannan, 2005).

Les premiers travaux de Moore (1993, 1996) tentent de renouveler, voire de rompre avec l'analyse stratégique en mobilisant des concepts directement issus de l'analyse biologique. Le terme "d'écosystème d'affaires" pose ainsi une nouvelle unité d'analyse pour un "nouveau paradigme stratégique". En effet, une entreprise n'appartient pas seulement à un secteur industriel, tel que l'analyse portérienne le stipule classiquement, mais elle évolue au sein d'un, voire plusieurs, écosystèmes qui dépassent les frontières industrielles traditionnelles. Un écosystème d'affaires traverse donc une variété de secteurs industriels, et mobilise un grand nombre d'activités appartenant à des filières différentes. Au sein d'un espace d'opportunités (technologies non explorées ou exploitées, besoins non satisfaits ou mal anticipés, libertés réglementaires), émergent des communautés stratégiques, c'est-à-dire "une coalition hétérogène d'entreprises relevant de secteurs différents et formant une communauté stratégique d'intérêts ou de valeurs structurée en réseau autour d'un leader qui arrive à imposer ou à faire partager sa conception commerciale ou son standard technologique" (Torres-Blay, 2000). Ensuite, au sein d'un écosystème, co-évoluent des stratégies (relations symbiotiques dite de coopération), des capacités et savoir-faire (pour voir émerger alors des compétences écosystémiques), un ou plusieurs leaders (leadership fondé le plus souvent sur l'avantage du *first mover*). Iansiti et Levien (2004), en reprenant la métaphore biologique, s'intéressent à la résilience d'un écosystème : survie des entreprises membres, productivité, robustesse, élargissement de la communauté par la création de niches innovantes, et précisent les formes du leadership et les stratégies écosystémiques associées : "dominators", "landlords" et "keystone firms", "niche players". Ces stratégies sont assimilées aux rôles que jouent les organisations au sein d'une vaste structure en réseau, dont les frontières sont en construction permanente. Il ressort de leur analyse que la capacité d'une entreprise à développer une stratégie de *keystone* (entreprise pivot) empruntée aux espèces biologiques, est l'élément central de l'innovation et de la robustesse de la communauté : les *keystones* sont des entreprises qui développent un vaste réseau de relations d'échange et mettent à disposition des plateformes technologiques, des services, des compétences dont l'ensemble des membres de l'écosystème vont profiter. Enfin, chaque écosystème suit un cycle de vie : naissance, expansion, maturité et renouveau ou mort. L'encadré suivant dresse les concepts clés de cette approche, sachant qu'ils font l'objet d'une appréhension différente selon les auteurs.

---

## ENCADRE 1. L'ARCHITECTURE CONCEPTUELLE

C'est sur un même *environnement d'opportunités* que peuvent se développer plusieurs écosystèmes. Il s'agit d'un espace de possibilités, i.e. de besoins non satisfaits des clients, de technologies non exploitées, d'une ouverture potentielle de la régulation, d'investisseurs intéressés et toute autre forme de ressources non exploitée (Moore, 1996). Dès lors, au sein d'un même environnement s'affrontent plusieurs écosystèmes, ou concurrence interécosystème (Gueguen et Torrès, 2004).

La dynamique d'interactions des membres de l'écosystème se caractérise par un *processus de coévolution* (Moore, 1993 et 1996). La décision de l'un d'eux affecte les décisions et les gains des autres membres. On peut y distinguer i) la coévolution concurrentielle (ex. guerre des prix), la coévolution d'exploitation (domination d'une organisation par une autre, asymétrie dans les transferts de compétences) et la coévolution coopérative (ex. développement de ressources et de compétences partagées, dénommées compétences écosystémiques ; Moore, 1998). Dans la réalité, ces trois formes s'entremêlent pour former des relations de coopération, où les concurrents coopèrent aussi entre eux, mais s'affrontent sur les mêmes marchés ou rivalisent pour collaborer aux projets innovants pilotés par le leader (de type consortium en R&D ou entreprise virtuelle).

Un écosystème est un *réseau stratégique* d'acteurs et d'organisations en coopération. Cette structuration, pour reprendre la distinction de Kogut (2000), peut prendre des formes plus hiérarchisées où le leader cherche à exploiter asymétries de ressources et des trous structuraux entre des acteurs complémentaires mais s'ignorant ("réseau à la Burt" : Microsoft). Elle peut aussi s'illustrer à travers des formes plus décentralisées et collaboratives ("réseau à la Coleman" : Linux) s'appuyant sur le développement de relations triadiques. Dans le premier cas, le leader, à travers sa domination, impose des critères de répartition de la rente d'écosystème. Dans le second cas, le partage de la rente est a priori plus équitable.

Moore (1996) insiste sur l'importance du *leadership* dans l'émergence, la structuration et l'initiation de trajectoires technologiques associées à l'écosystème. "A leader expresses a set of values through a strategic combination of core capabilities, complemented holistically by a wider ecosystem of individuals and organizations" (p. 52). Si l'émergence d'un leadership est l'une des clefs, avec d'autres comme la création d'une multitude de petites firmes spécialisées (niche players), de la construction d'un avantage concurrentiel pour un écosystème, Iansiti et Levien (2004) distinguent différentes formes de leadership, certaines plus adaptées : les "physical dominators" (relations de contrôle), les "landlords" ou "value dominators" (relations de domination et de pouvoir) et les "keystones" cherchant à développer le maximum de niches innovantes pour recruter le plus grand nombre d'entreprises.

Le leader appuie sa domination et assure la coordination de son écosystème, en particulier le partage des connaissances, à partir de *plateformes techniques inter-organisationnelles* (Iansiti et Levien, 2004 ; Isckia, 2009). Une plate-forme est définie comme un ensemble d'outils et de services susceptibles de permettre à l'entreprise dominante de partager sa vision stratégique, ses connaissances, ses technologies, mais aussi de faciliter les relations entre tous les

membres. Un exemple : l'Amazon Web Services via lesquels tous les autres membres peuvent accéder aux savoir-faire techniques et bases de données clients d'Amazon.

---

Astley (1985) distinguait deux traditions au sein de l'*organization ecology* : l'écologie des populations, la plus développée, celle qui met l'accent sur les forces uniformisatrices des formes organisationnelles, et l'écologie des communautés, plus récente, et qui cherche à comprendre l'émergence et la fin de communautés, définies comme des équilibres ponctués, par l'innovation et l'irruption de nouvelles configurations organisationnelles entrant en symbiose. L'approche par les écosystèmes d'affaires ne prolonge pas directement le programme de recherche défini par Hannan et Freeman en termes d'écologie des populations, programme qui s'est perpétué à travers une étude quantitative des propriétés démographiques, comme sociologie des organisations<sup>9</sup>. Cette approche prolonge davantage une conception communautaire de l'écologie dont Astley, avant Moore, avait défini les questions de recherche et les concepts clés. Les questions qui se posent à partir des travaux d'Astley notamment sont les suivantes :

- Quelles sont les modalités d'émergence d'une communauté organisationnelle, caractérisée par des relations de concurrence et de symbiose, afin d'occuper un espace d'opportunités ?
- Dans le cadre d'une approche en termes de cycle de vie, comment prend naissance puis périclité un tel équilibre ponctué, essentiellement basé sur des processus d'innovation ?

### **3.2. LES FIGURES DE NOUVEAUTE**

Pour évaluer la prolongation du programme de recherche écologique en management stratégique, ici l'*organization ecology* dans sa version communautaire, en insistant sur son caractère progressif, nous devons identifier les différentes avancées théoriques illustrées par de nouveaux concepts, et/ou hypothèses et/ou propositions. Celles-ci nous permettent de comprendre de nouveaux phénomènes empiriques, sans remise en cause des hypothèses centrales de l'*organization ecology*.

L'approche par les écosystèmes d'affaires fait de la théorie écologique un cadre d'analyse pertinent des phénomènes stratégiques et organisationnels. Dans cette perspective, l'évolutionnisme est un cadre global et universel, pertinent et cohérent en biologie, mais aussi

---

<sup>9</sup> Voir le numéro spécial d'*Organization Studies* de 2000, 21(2).

en économie et dans l'ensemble des sciences humaines et sociales (Nelson, 2006) et en management stratégique grâce à Moore (1993) et Iansiti et Levien (2004). L'assimilation de la stratégie à l'écologie, et l'importation des concepts d'écosystème, de cycle de vie, de coévolution, d'espèces pivots, de proies et prédateurs, de relations de symbiose (ou coopératives), de lutte pour la survie, etc., traduit la volonté d'importer un schéma interprétatif ayant déjà fait la preuve de sa pertinence et de sa cohérence théorique dans d'autres champs scientifiques. L'approche par les écosystèmes d'affaires respecte donc la conception analytique de l'approche évolutionniste.

En premier lieu, les questions de recherche i.e. les problèmes posés changent au regard de ceux qui se posent classiquement au management stratégique. On assiste bien à un “theoretically problemshift” au sens de Lakatos. Comme l'indiquent Lengnick-Hall et Wolff (1999), l'approche par les écosystèmes d'affaires rend obsolète la notion traditionnelle d'avantage concurrentiel développée par M. Porter. Il s'agit alors de dépasser ou de compléter, les structures organisationnelles classiques, hiérarchiques, formelles, par des structures émergentes, fondées sur la diversité (et non l'homogénéité) des acteurs et des interactions. Il s'agit aussi de ne plus s'interroger sur “les frontières de la firme” ou “les contours du secteur ou de la filière”, mais de caractériser le changement systémique et systématique, sur la base de deux propriétés : l'équifinalité (il existe différents sentiers pour arriver aux mêmes résultats) et l'émergence (les mêmes conditions initiales peuvent mener l'écosystème à des configurations et des performances différentes). Ainsi, un écosystème d'affaires n'aurait pas de frontières bien définies, ni définitives (Iansiti et Levien, 2004). Il s'auto-organise, et sa robustesse en dépend, autour d'un attracteur constitué d'une entreprise ou de quelques entreprises leaders, de valeurs et d'une vision partagées, définissant les activités et les comportements acceptés des organisations membres. J. Moore revendique, à plusieurs reprises, cette recherche de correction des analyses précédentes. “The *new strategic paradigm* [l'approche par les écosystèmes d'affaires] involves exerting leadership – not control – over communities of individuals and organisations” (Moore, 1998, p. 167; nous soulignons). Moore et Curry (1996) conçoivent cette approche en faisant de l'écosystème d'affaires la nouvelle unité d'analyse plus pertinente que la traditionnelle industrie. “What we are seeing, in fact, is the end of industry. (...) It means the end of industry as a useful concept in contemplating business. The presumption that they are distinct, immutable businesses within which players scramble for supremacy is a tired idea whose time is past. Traditional boundaries that we've all taken for granted throughout our careers are blurring, and in many

cases crumbling ” (p. 142). Le secteur, la concurrence élargie ou la filière n'ont plus vraiment leur place dans ce cadre d'étude là. Il leur est substitué les concepts de réseau, de communauté, d'identité culturelle. En même temps, les stratégies ne sont plus seulement le résultat d'intentions délibérées, mais elles se combinent avec des résultats émergents et non prédictibles (“ complexity-based strategies ”) assez marqués.

Le supplément de contenu empirique tient à l'aptitude de cette approche à mettre en évidence des phénomènes stratégiques jusque là, soit ignorés, soit mal expliqués. Cette approche accompagne l'émergence de nouvelles activités économiques et de nouvelles règles du jeu dans la vie des affaires. En premier lieu, l'approche par les écosystèmes d'affaires se présente comme très pertinente pour appréhender des activités nouvelles, fondées sur l'émergence et l'adoption de standards techniques (systèmes d'exploitation, web services ; Isckia, 2009), de processus (normes de qualité, certifications, métriques ; Bannerman et Zhu, 2009) ou de modes organisationnels de la production (voir l'analyse des écosystèmes d'affaires dans la construction automobile, autour de General Motors, Ford et Toyota ; Moore, 1996, chap. 5) et des transactions (plateformes de marché ; Iansiti et Levien, 2004 ; Parker et Van Alstyne, 2008). C'est toute la conception de l'innovation qui évolue : stratégie collective, l'innovation devient un processus ouvert aux tiers (« open innovation ») et non plus fermé, contrôlé par un seul acteur (« closed innovation ») (Isckia et Lescop, 2009). En second lieu, cette approche intègre les phénomènes de convergence industrielle, notamment avec l'apparition de firmes fédérant une immense communauté d'acteurs disparates (Google, Apple, Microsoft, Cisco ; Li, 2009 ; Isckia, 2009) cherchant à développer des produits mobilisant un grand nombre d'activités liées aux TIC. Moore (1998) avance le concept d'entreprise écosystémique ou *E-form*, mieux à même d'appréhender des manifestations stratégiques originales, au delà de la firme multidivisionnelle (*M-form*). La E-forme conduit à la recherche d'un grand nombre d'alliés appartenant à plusieurs secteurs d'activités en vue de les structurer en une communauté d'intérêt stratégique. L'entreprise n'est donc plus seulement l'organisation en *business units*. Mais, plus fortement, une entreprise écosystémique s'insère et construit des communautés dans plusieurs écosystèmes porteurs. Son problème est la coordination de ces communautés. Les exemples d'E-formes sont Google, Microsoft, Intel, Apple, etc. En dernier lieu, c'est une concurrence revisitée que nous propose cette approche. La concurrence stratégique, celle qui doit focaliser l'attention des entreprises, devient celle entre écosystèmes d'affaires rivaux s'affrontant pour la conquête d'un même espace d'opportunités (par exemple Linux et Microsoft dans les systèmes d'exploitation ; Gueguen et

Torrès, 2004. Ou encore Palm, Symbian, Microsoft et Linux dans les terminaux mobiles intelligents ; Gueguen, 2008 ; Basole, 2009).

En conclusion, l'approche par les écosystèmes d'affaires remplit, progressivement, la condition épistémologique d'acceptation par une communauté scientifique d'une nouvelle théorie. Elle offre un prolongement progressiste d'un programme de recherche en management stratégique, l'*organization ecology*, en cherchant en particulier à reprendre sa version communautaire, version sous-développée au profit de l'écologie des populations. Elle présente un supplément empirique non négligeable : identification de nouvelles stratégies (stratégies de plateforme) ; nouvelle conception de l'innovation (open innovation) ; apparition de nouvelles formes d'entreprises (la E-forme), élargissement de la notion de concurrence (concurrence inter-écosystèmes). A notre sens, les difficultés de diffusion de cette approche au sein du management stratégique ne semblent pas être de nature épistémologique. Ceci nous conduit donc à compléter notre étude.

#### **4. LE CHANGEMENT DE STRATEGIE AU SEIN DU CHAMP STRATEGIQUE : DE LA SUBVERSION A L'OFFICIALISATION**

L'approche par les écosystèmes d'affaires participe à prolonger le programme de recherche de l'*organisational ecology*, courant très marginal en management stratégique comme nous l'avons déjà souligné. Il ne suffit donc pas d'offrir un caractère progressiste pour devenir dominant. Des facteurs sociaux liés au fonctionnement même de la communauté des chercheurs interviennent pour sélectionner les programmes. Dans cette dernière section, nous tenterons d'expliquer la trajectoire de publication et de diffusion de l'approche par les écosystèmes à partir des concepts de champ et de stratégies d'acteurs, tels que P. Bourdieu les définit.

##### **4.1. UNE GRILLE D'ANALYSE SOCIOLOGIQUE**

Comment comprendre les difficultés rencontrées par l'approche en termes d'écosystèmes d'affaires à s'insérer au sein de notre discipline qu'est le management stratégique ? Pour répondre à cette interrogation nous nous proposons de mobiliser le cadre d'analyse de Bourdieu sur le champ (1975, 1995, 1997, 2001), cadre d'analyse qui a déjà connu des applications en management stratégique (Déry, 2001).

En premier lieu, une découverte scientifique, et sa validation, est un produit socialement construit, et dépend du microcosme social où elle surgit. L'innovation est relative à une profession. “ La reconnaissance socialement marquée et garantie par tout un ensemble de signes spécifiques de consécration que le groupe des pairs-concurrents accorde à chacun de ses membres est fonction de la valeur distinctive de ses produits et de l'originalité collectivement reconnue de la contribution qu'il apporte aux ressources scientifiques déjà accumulées ” (Bourdieu, 1975, p. 98). Les nouveautés seraient impulsées et évaluées au regard des particularités institutionnelles et culturelles d'une profession : procédures de recrutement, réputation de l'institution d'appartenance des chercheurs, parution de l'article dans une revue mieux cotée, exploration de domaines à la mode, fermant la porte à des recherches plus hétérodoxes. L'épistémologie positiviste laisse ici la place au relativisme de la sociologie des réseaux scientifiques, où le type de nouveauté est formaté par l'appartenance à son champ, domaine, institution et réseau social de chercheurs. Les conflits théoriques et épistémologiques seraient donc des conflits politiques. “ Ce qui est perçu comme important et intéressant, c'est ce qui a des chances d'être reconnu comme important et intéressant par les autres, donc de faire apparaître celui qui le produit comme important et intéressant aux yeux des autres ” (Bourdieu, 1975, p. 94). La nouveauté se conçoit, se confectionne pour être valorisée aux yeux des pairs-concurrents de son champ. Un champ scientifique est alors le lieu d'une lutte pour l'acquisition d'une autorité scientifique, à travers une rivalité de nouveautés. Le bien scientifique est d'autant perçu comme nouveauté par la communauté que son producteur dispose d'un capital de reconnaissance scientifique (position institutionnelle, carrière scientifique, récompenses, prix), profitant ainsi de ce que Merton (1968) appelle “ effet Saint Mathieu ”<sup>10</sup>. Par là, une nouveauté introduite par un scientifique ayant déjà une forte “ visibilité ” au sein de sa communauté (*visibility score*) aura plus de chance d'être remarquée et de s'imposer que si elle est avancée par un jeune chercheur ou un chercheur marginal. Remarquons d'ailleurs que la sélection des articles que nous lisons dépend pour beaucoup de la “ qualité ” reconnue des auteurs. Quel est le réseau dominant au sein de ce champ depuis la fin des années 1970, à travers une étude bibliographique du *Strategic Management Journal* (Déry, 2001) ? Les travaux de M. Porter (repris par plus de 30% des articles du *SMJ*), avec quatre ramifications (ou sous-réseaux ou positions pivot) : la perspective managériale qui s'intéresse au caractère intentionnel ou non de l'action

---

<sup>10</sup> L'effet Saint Mathieu désigne l'ensemble des effets auto-renforçants dont profitent les chercheurs déjà reconnus par leur communauté, occupant déjà une position élevée dans leur champ. Merton (1968) identifient un certains nombres de conséquences conservatrices.

stratégique (Mintzberg, Quine, Andrews, Child), la perspective sociologique (Thompson, Pfeffer, Salancik, Aldrich) qui met l'accent sur l'utilisation des ressources et la construction de jeux de rôles ; la perspective économique (Williamson, Nelson et Winter, Rumelt, Barney) qui cherche à expliquer les différentiels de performance entre entreprises d'un même secteur ; la perspective politique (Cyert, March, Simon) où l'entreprise est conçue comme une coalition politique. L'approche écologique par les écosystèmes d'affaires (la perspective biologique) n'apparaît pas dans le champ de vision de la science dominante. Dès lors, si l'on admet l'hypothèse restrictive que le *SMJ* constitue le principal vecteur d'expression en management stratégique, au sens de Bourdieu, la stratégie de l'approche en termes d'écosystème d'affaires a d'abord cherché une position hétérodoxe ; elle s'est positionnée à la périphérie du champ au moins jusqu'en 2007 (cf. Figure 2), quitte à apparaître, à travers le recours à l'analogie biologique, comme un positionnement de rupture.

En second lieu, il est possible d'identifier plusieurs stratégies et rôles que peuvent jouer les chercheurs. Bourdieu (1975, 2001) avance quatre groupes de stratégies. (1) Les *stratégies de conservation* se déploient pour assurer la reproduction de la science officielle et sont, de fait, peu propices aux nouveautés. (2) Les *stratégies de succession* visent à produire des innovations circonscrites aux limites autorisées par les institutions académiques. (3) Les *stratégies de subversion* ou *de transgression*, plus risquées et coûteuses en termes de carrière, tentent de renverser l'ordre collectif de la science en place, ou survivre à sa marge sans le respect des règles épistémologiques. Elles permettent de s'exonérer du ticket d'entrée dans le champ, ou d'en modérer le prix. (4) Enfin, les *stratégies d'officialisation* permettent aux chercheurs de " rentrer dans le rang ", de " se mettre en règle ". Ainsi, au sein de cet " espace collectif de positions relatives " que constitue le champ de la stratégie, Déry (2001) identifie plusieurs positionnements possibles : s'inscrire dans la " position dominante ", ou noyau dur du champ (théorie économique de la firme, économie industrielle, approches quantitatives), sur des " positions pivots " (théorie évolutionniste de la firme, simulations, études de cas multiples), ou des " positions périphériques " (approches sociologiques, monographies souvent cantonnées à la pédagogie), voire " excentriques " (pouvoir et domination dans les organisations, recherche-action), en rupture avec la définition de la science<sup>11</sup>.

---

<sup>11</sup> Le jeu sociocognitif qui s'opère au sein du champ " management stratégique " définit chaque positionnement à travers quatre domaines (Déry, 2001) : le domaine épistémologique (le projet scientifique), le domaine ontologique (définition de l'objet de la recherche), le domaine méthodologique (comment l'étudier) et le domaine théorique (le système d'explication retenu). Si l'on considère la communauté portérienne comme ayant

En dernier lieu, Bourdieu (1995, 2001) discrimine les différents champs scientifiques en fonction de leur aptitude à s'autonomiser de la société. Dans le champ fortement hétéronomes, comme les sciences de gestion, la pression extérieure y est forte, les conditions internes de l'autonomie difficiles à instaurer, en particulier le droit d'entrée, et que le recours à des légitimités externes pour asseoir ses connaissances y est important. A l'intérieur même de ces champs s'affrontent donc des agents inégalement autonomes. "Des propositions inconsistantes ou incompatibles avec les faits ont plus de chances de s'y perpétuer et même d'y prospérer que dans les champs scientifiques les plus autonomes, pourvu qu'elles soient dotées, à l'intérieur du champ et aussi à l'extérieur, d'un poids social propre à en compenser l'insuffisance ou l'insignifiance" (2001, p. 171).

#### LES LIMITES D'UNE STRATEGIE DE SUBVERSION

La stratégie de recherche de J. Moore s'assimile, au moins pour les dix premières années d'existence, de gestation, de l'approche par les écosystèmes d'affaires, à une stratégie de subversion. Cela se traduit par un faible écho de ses travaux dans le champ, l'absence d'une véritable reconnaissance par ses pairs, et des faiblesses épistémiques qui minimisent d'autant son caractère novateur (voir ci-dessous). De 1993 à 2003, les écosystèmes d'affaires épousent une trajectoire de recherche personnelle, mobilisant des sources de légitimité extérieures à champ du management stratégique, et quand elles sont scientifiques, elles appartiennent à d'autres disciplines (biologie, droit, santé publique, etc.). Le tableau 2 permet d'illustrer les différentes dispositions associées à la production scientifique. Notons cependant que ce n'est pas nécessairement une légitimité scientifique qui était recherchée. En effet, J. Moore et R. Levien sont deux consultants, même si M. Iansitti est professeur titulaire à Harvard. Leurs ouvrages sont parus chez *Harvard Business School Press*, éditeur qui publie des ouvrages, certes intéressants, mais de vulgarisation (idem pour la *Harvard Business Review*). Le *gap* entre publications académiques et publications de valorisation, voire de consulting, suppose une méthodologie autre que les seules études de cas et autres *storytelling* (les *success stories* d'entreprises) et un cadre conceptuel défini. Or, ces auteurs rechignent toujours à définir ce qu'ils entendent par écosystème d'affaires en en restant à l'idée d'une "forme d'organisation en réseau", sans préciser par exemple ce qui la sépare des autres formes d'organisations en réseau étudiées dans la littérature académique. D'emblée, deux logiques sont entrées en

---

défini la science dominante en management stratégique, le projet scientifique est nomothétique : la recherche de lois à travers une méthodologie quantitative dans les comportements stratégiques.

conflit : celle du consulting caractérisé par un champ à faible autonomie, conciliable avec un foisonnement conceptuel, et celle de la recherche scientifique, champ à forte autonomie, ce qui a affaibli la consistance scientifique de ce courant au sein du management stratégique.

Tableau 2. Une trajectoire de recherche fortement personnalisée par J. Moore empreinte d'hétéronomie

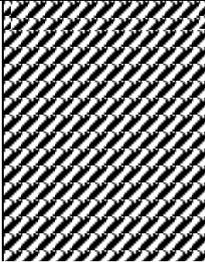
Supports de la légitimité Types de légitimité	Institutions	Actions	Revue, publications	Récompenses, prix
<i>Scientifique</i>	-PhD en développement humain à Harvard -Post-doctoral Associate Stanford -Senior research associate Harvard Business School -Senior Fellow Harvard Law School -Harvard School of Public Health		<i>Harvard business review</i> <i>The Death of Competition</i> (1996)	
<i>Politique</i>	-Conseiller à l'ONU et auprès du gouvernement sud-africain et du Ghana en télécommunications -Membre du Conseil d'Amnesty international US	-Directeur des services Internet et communication de la campagne présidentielle d'Howard Dean (2003-04) -Président du 4 <sup>ème</sup> forum sur l'e-Democracy	<i>The Antitrust Bulletin</i> <i>Foreign Affairs</i> <i>New York Times</i> <i>The Second Superpower Rears</i> (2003)	
<i>Consulting business</i>	Fondateur de GeoPartners Chaire Business d'HP		<i>Fortune</i> <i>Fast Company</i> <i>Upside</i>	-McKinsey Award du meilleur article 1993 -5 étoiles pour son ouvrage dans le <i>Wall Street Journal</i> (1996)
<i>Journalistique</i>		Initiateur du mouvement <i>citizen journalists</i> et <i>open journalism</i>		

Sources : blog de J. Moore (<http://blogs.law.harvard.edu/jim>)

Pour citer de nouveau Bourdieu (1997), “Ceux qui ont acquis loin du champ où ils s’inscrivent des dispositions qui ne sont pas celles qu’exige ce champ risquent par exemple d’être toujours déphasés, déplacés, mal placés, mal dans leur peau, à contre-pente et à contretemps” (p. 22). Ces stratégies de subversion ne sont pas des stratégies d’équilibre. Les chercheurs doivent alors choisir : soit sortir de leur champ d’appartenance, soit changer de stratégie. C’est ce qui semble s’être produit pour l’approche par les écosystèmes d’affaires. La Tableau 3 identifie une recherche évidente de références et d’ancrage aux théories du management, et plus seulement aux emprunts biologiques. L’acceptation d’articles dans le *SMJ* se référant explicitement aux écosystèmes d’affaires semble avoir été possible 1) par la mobilisation d’autres concepts associés que le seul écosystème (réseaux, stratégies collectives, capacités dynamiques, etc.) et une modélisation (en termes de théorie des jeux :

Tian *et al.*, 2008), 2) par la mobilisation de méthodologies quantitatives : économétriques (Pierce, 2009 ; Adner et Kapoor, 2010), écologiques (Iansiti et Levien, 2004 ; den Hartigh *et al.*, 2006) et l'analyse structurale des réseaux (Iyer *et al.*, 2006 ; Gueguen, 2008 ; Basole, 2009) et 3) par l'appropriation des écosystèmes d'affaires par des chercheurs reconnus (comme D. Teece). Cela traduit le basculement de la stratégie de subversion vers une stratégie d'officialisation<sup>12</sup>.

Tableau 3. Evolution des références théoriques selon les auteurs anglo-saxons

Publications principales Appartenances disciplinaires	Moore (1993)	Moore (1996)	Iansiti et Levien (2004)	Pierce (2009 )
<i>Extérieures</i>	Ecologie humaine (G. Bateson) Néo-darwinisme et équilibres ponctués (S.J. Gould)	Ecologie humaine (G. Bateson) Néo-darwinisme (E.O. Wilson)	Ecosystèmes naturels ( <i>Nature</i> , <i>Science</i> , <i>Ecological Studies</i> ) Economie de l'innovation et des standards (Abernathy et Utterback, Shapiro et Varian, von Hippel, Tirole)	
<i>Management stratégique</i>		K.E. Weick comme approche batésonienne en stratégie Histoire des formes organisationnelles (Chandler, Piore et Sabel) Stratégies collectives (Astley et Fombrun)	Management de l'innovation (Tushman et Anderson, Baldwin, Henderson et Clark) Systèmes d'information (EDI, API)	Ecologie des organisations (Caroll, Hannan, Freeman) Capacités dynamiques (Teece) Réseaux

## CONCLUSION

Dans un champ scientifique comme le management stratégique, où la grande variété des théories domine, un champ donc où les positions sont mal figées, où chaque courant peut prétendre à devenir le cadre dominant, l'irruption d'une nouvelle théorie, l'approche par les écosystèmes d'affaires, nous a conduits à nous interroger sur les conditions de son acceptation par la communauté scientifique. Notre étonnement part du constat que cette approche est ancienne (Moore, 1993 ; mais le projet de recherche est déjà identifié par Astley, 1985) mais

<sup>12</sup> Schinkus (2009) parle de « stratégie de mise en équivalence » pour la finance comportementale. A noter que cette stratégie a été suivie d'emblée par les tenants de la finance comportementale : articles dans les revues académiques de finance (années 1980), publication d'ouvrages des articles séminaux (années 1990) puis ouvrages de vulgarisation et création de revues dédiées au programme (années 2000). Au-delà de cette apparente linéarité, et dans une vision plus kuhnienne de correction des anomalies et d'englobement de la finance standard que l'auteur présente, cette trajectoire du programme de recherche de la finance comportementale, tout en s'appuyant sur des champs extérieurs (psychologie, sociologie, neurosciences, etc.), apparaît comme à l'inverse

son acceptation très récente. Deux facteurs clés de succès d'une théorie, deux conditions apparemment nécessaires l'une à l'autre peuvent être mobilisées : 1) une condition épistémologique : son inscription dans un programme de recherche existant à caractère progressiste, au sens de Lakatos et 2) une condition sociale : renoncer à la stratégie de subversion initialement déployée pour une stratégie d'officialisation. Aucune de ces conditions n'est suffisante en soi ; elles semblent apparaître complémentaires dans le cas de l'approche par les écosystèmes d'affaires.

Ce travail souhaite participer à un " processus d'autoanalyse collective " que toute discipline scientifique se doit mener (Bourdieu, 1997). Une limite de notre travail, pour valider la portée de ces deux conditions d'acceptation, est l'application à une seule théorie nouvelle. Pour comprendre les complémentarités entre conditions épistémologiques et sociales d'acceptation, d'autres processus d'irruption et d'acceptation ou de rejet de théories nouvelles devront être conduites. Il n'est pas ici question de définir un critère de tri des bonnes théories des mauvaises. Pour reprendre la méthodologie anarchiste de la connaissance de Feyerabend (1979), " nous ne savons jamais à l'avance si une théorie aura un avenir ou s'il elle tombera aux oubliettes ", et la pertinence de ses concepts dépend, fortement, du contexte, théorique et empirique, dans lequel ils apparaissent. Alors " félicitons-nous qu'il existe au moins quelqu'un dont les idées sont inhabituelles et n'essayons pas de l'arrêter par avance avec des arguments qui n'en sont pas ". Il s'agit clairement d'un appel à l'originalité des théories. Il ne faut donc pas s'inquiéter de la prolifération des explications en management stratégique, ce qu'appelle de ses vœux Koenig (2006) lorsqu'il considère le bien-fondé du principe de variété requise : " La recherche en gestion a également besoin de variété parce que, comme toute science, elle relève d'un processus que l'on peut qualifier d'écologique. Des explications nouvelles sans cesse apparaissent, beaucoup sont éphémères, toutes sont en sursis. Certaines sont retenues plus longtemps que d'autres, avant qu'elles ne se voient à leur tour préférer de nouvelles explications " (p. 12).

## **RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

Adner R. et Kapoor R. (2010), "Value creation in innovation ecosystems: how the structure of technological interdependence affects firm performance in new technology generations", *Strategic Management Journal*, accepted.

- Astley W.G. (1985), "The Two Ecologies: Population and Community Perspectives on Organizational Evolution", *Administrative Science Quarterly*, 30, 224-241.
- Basole R.C. (2009), "Visualization of Interfirm Relations in a Converging Mobile Ecosystem", *Journal of Information Technology*, 1-15.
- Basole R.C. (2009), "Structural Analysis and Visualization of Ecosystems: A Study of Mobile Device Platforms", Proceedings of the 15<sup>th</sup> Americas Conference on Information Systems, San Francisco, 6-9 août.
- Boal K.B. (1983), "A Note on the Armstrong/Mitroff Debate", *Journal of Management*, 9(2), 203-216.
- Bourdieu P. (1975), "La spécificité du champ scientifiques et les conditions sociales du progrès de la raison", *Sociologie et Société*, vol. 7, n°1, 91-118.
- Bourdieu P. (1995), "La cause de la science", Actes de la Recherche en Sciences sociales, n°106-07, 3-10.
- Bourdieu P. (1997), *Les usages sociaux de la science. Pour une sociologie clinique du champ scientifique*, INRA Editions, Paris.
- Bourdieu P. (2001), *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'Agir Editions, Paris, octobre.
- Déry R. (2001), "La structuration socio-épistémologique du champ de la stratégie", in A.C. Martinet et R-A. Thiétart (eds), *Stratégies. Actualité et futurs de la recherche*, Vuibert, chap. 1, 7-25.
- Durieux F. (2001), "Les théories de l'évolution en stratégie", in A.C. Martinet et R-A. Thiétart (eds), *Stratégies. Actualité et futurs de la recherche*, Vuibert, 341-59.
- Feyerabend P.K. (1979), *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Seuil.
- Gueguen G. (2008), "Coopétition et écosystèmes d'affaires dans les secteurs des technologies de l'information: le cas des Terminaux Mobiles Intelligents", Conférence de l'AIMS, Nice.

- Gueguen G. et Torrès O. (2004), “La dynamique concurrentielle des écosystèmes d'affaires. Linux contre Microsoft”, *Revue Française de Gestion*, 227-48.
- den Hartigh E., Tol M. et Visscher W. (2006), “The Health Measurement of a Business Ecosystem”, ECCON 2006 Annual Meeting.
- Iansiti M. et Levien R. (2004), *The Keystone Advantage*, Harvard Business School Press, Boston.
- Iansiti M. et Levien R. (2004), “Strategy as Ecology”, *Harvard Business Review*, March, 68-78.
- Iansiti M. et Levien R. (2006), “The information technology ecosystem: Structure, health, and performance”, *The Antitrust Bulletin*, vol. 51, n°1, Spring, 77-110.
- Isckia T. (2009), “Amazon's evolving ecosystem: A cyber-bookstore and Application Service Provider”, *Canadian Journal of Administrative Sciences*, 26(4), December, 332-343.
- Iyer B., Lee C-H. et Venkatram N. (2006), « Managing in a ‘Small World Ecosystem’ : Lessons from the Software Sector », *California Management Review*, 48(3), Spring, 28-47.
- Kilduff M., Tsai W. et Hanke R. (2006): “A Paradigm too far? A Dynamic Stability Reconsideration of the Social Network Research Program”, *Academy of Management Review*, 31(4), 1031-1048.
- Koenig G. (2006), “Théories mode d'emploi”, *Revue Française de Gestion*, n°160, 9-27.
- Lakatos I. (1970), “Falsification and the Methodology of Scientific Programs”, in I. Lakatos & A. Musgrave (eds.), *Criticism and the growth of knowledge*, New York, Cambridge University Press, 91-122.
- Lakatos L. (1971), “History of Science and its Rational Reconstructions”, *Boston Studies for the Philosophy of Science*, vol. 8.
- Lakatos I. (1994), *Histoire et méthodologie de sciences*, Paris, PUF.

- Lengnick-Hall C.A. et Wolff J.A. (1999), “ Similarities and Contradictions in the Core Logic of Three Strategy Research Streams ”, *Strategic Management Journal*, vol. 20, 1109-32.
- Li Y-R. (2009), “The technological roadmap of Cisco’business ecosystem”, *Technovation*, 29, 379-386.
- Merton R.K. (1968), “ The Matthew Effect in Science. The reward and communication systems of science are considered ”, *Science*, vol. 159, n°3810, 5 janvier, 56-63.
- Merton R.K (1957), “ Priorities in Scientific Discovery: A Chapter in the Sociology of Science ”, *American Sociological Review*, vol. 22.
- Mintzberg H., Ahlstrand B. et Lampel J. (1999), *Safari en pays stratégie. L’exploration des grands courants de la pensée stratégique*, Village Mondial, Paris.
- Moore J.F. (1993), “ Predators and Prey: A New Ecology of Competition ”, *Harvard Business Review*, May-June, 75-86.
- Moore J.F. (1996), *The Death of Competition. Leadership & Strategy in the Age of Business Ecosystem*, HarperBusiness, New York.
- Moore J.F. (1998), “ The Rise of a New Corporate Form ”, *The Washington Quarterly*, vol. 21, n°1, Winter, 167-81.
- Moore J.F. (2006), “ Business ecosystems and the view of the firm ”, *The Antitrust Bulletin*, vol. 51, n°1, Spring, 31-75.
- Moore J.F. et Curry S.R. (1996), “ The Death of Competition ”, *Fortune*, vol. 133, n°7, 15 avril, 142-44.
- Nelson R. (2006), “ Evolutionary social science and universal Darwinism ”, *Journal of Evolutionary Economics*, vol. 16, 491-510.
- Parker G. et Van Alstyne M. (2008), “Managing Platform Ecosystems”, ICIS 2008 Proceedings.
- Pfeffer J. (1993), “Barriers to the advance of organizational science: Paradigm development as a dependent variable”, *Academy of Management Review*, 18, 599-620.

- Pierce L. (2009), “ Big Losses in Ecosystem Niches: How Core Firm Decisions Drive Complementary Product Shakeouts ”, *Strategic Management Journal*, vol. 30, 323-47.
- Schinckus C. (2009), “ La finance comportementale ou le développement d’un nouveau paradigme”, *Revue d’Histoire des Sciences Humaines*, 20, 101-127.
- Teece D.J. (2007), “ Explicating dynamic capabilities: The nature and microfoundations of (sustainable) enterprise performance ”, *Strategic Management Journal*, vol. 28, 1319-50.
- Tian C.H., Ray B.K., Lee J., Cao R. et Ding R. (2008), “BEAM: A framework for business ecosystem analysis and modeling”, *IBM Systems Journal*, 47(1), 101-114.
- Tixier J. et Jeanjean T. (2001), “ Apports et limites des programmes de recherche aux sciences de gestion ”, 10<sup>ème</sup> Conférence de l’AIMS, Québec, 13-15 juin.